

## LA TRADUCTION POÉTIQUE : QUESTIONS FORMALISTES ET ATMOSPHÉRIQUES FACE À L'IMPÉRATIF DE FIDÉLITÉ THÉMATIQUE

RÉFLEXIONS SUR L'ŒUVRE THÉORIQUE D'ÁGNES NEMES NAGY  
ET GYÖRGY SOMLYÓ

ANDRÁS DÉSFALVI-TÓTH

Université Eötvös Loránd  
Budapest, Hongrie

La principale idée organisatrice de cet article est la comparaison entre les traditions nationales qui définissent les cadres de la traduction poétique en Hongrie et en France. La traduction littéraire, en tant qu'interaction entre différentes cultures nationales, est examinée sous l'aspect de la « fidélité » formelle et thématique en suivant le fil des écrits théoriques de deux intellectuels-traducteurs hongrois du XX<sup>e</sup> siècle : Ágnes Nemes Nagy et György Somlyó. La traduction poétique implique la problématique de la réception littéraire au sens le plus large, mais aussi plus concret du mot. Il est également question dans cet article de ce qu'Ágnes Nemes Nagy appelle l'« écart dans la tonalité », c'est-à-dire le problème de l'intelligibilité des éléments significatifs dans les langues hongroise et française, ainsi que des visions concrète et abstraite qui s'y rattachent et qui caractérisent les deux langues à un degré différent. Les intellectuels hongrois se posent ces questions à propos de la réception en France d'un certain nombre d'auteurs hongrois, comme Attila József par exemple, mais aussi à l'occasion de la publication en Hongrie des traductions d'œuvres poétiques françaises. À un niveau plus général, Ágnes Nemes Nagy et György Somlyó méditent sur les possibilités d'une réalisation parfaite et véritablement achevée de la traduction littéraire, ainsi que sur les conditions et les exigences qui définissent profondément l'entreprise du traducteur.

**Mots-clés** : traduction littéraire, atmosphère, fidélité formelle et thématique, intelligibilité, réception, vision abstraite et concrète, traducteur, récepteur

La traduction poétique a toujours préoccupé une large communauté d'individus dont les intérêts ne coïncident pas nécessairement et pour qui la question de la perfection artistique apparaît sous des aspects tellement variés, souvent même contradictoires, que l'on s'imaginerait dans une galerie de glaces, privé de repère fixe, entouré d'éclats dont chacun reflète un fragment incomplet de la réalité. Ces reflets de lumière vont diriger notre attention vers le domaine qui formera le sujet

de notre article, en l'occurrence celui du caractère achevé ou inachevé d'une œuvre d'art, de la nature unique et irremplaçable d'un poème, ainsi que des différentes conceptions du travail de traducteur en France et en Hongrie. Nous allons nous concentrer sur deux figures éminentes de la littérature hongroise moderne, Ágnes Nemes Nagy et György Somlyó. Leurs textes théoriques nous serviront de guides pour une meilleure compréhension de la traduction des œuvres littéraires envisagée comme interaction entre les cultures.

### I. L'influence du climat sur la production et la réception des œuvres littéraires

L'activité littéraire d'Ágnes Nemes Nagy (1922–1991) se résume grosso modo à trois domaines. Elle débuta en 1946 avec un premier recueil de poésie. La même année, avec son mari, Balázs Lengyel, elle lançait la revue littéraire *Újhold*, entreprise intellectuelle emblématique fondée sur les principes esthétiques définis en son temps par Mihály Babits. La femme poète fut aussi médiatrice des littératures occidentales en Hongrie, auteur d'un grand nombre de traductions littéraires : nous nous contenterons de citer ici les pièces de Corneille, Racine et Molière ainsi que les poèmes de Victor Hugo, de Saint-John Perse et de Rilke. Ces textes dramatiques et lyriques ont connu une véritable renaissance – pas la première, notons-le bien – en langue hongroise grâce à Ágnes Nemes Nagy, ancienne boursière de l'État hongrois à Rome et à Paris. Enfin, le troisième visage de la femme artiste est aussi apprécié que celui de la poétesse et de la traductrice. Nous pensons à son œuvre d'essayiste, considérable et invitant des générations de lecteurs à découvrir un univers où surgissent, à chaque instant, ses conceptions originales sur la nature du poème-œuvre d'art et sur le destin de la poésie moderne.

Dans un premier temps, nous étudierons les principaux aspects de la théorie d'Ágnes Nemes Nagy sur la réception littéraire. L'interaction entre l'auteur et le lecteur au cours du processus de réception, de même que le rôle primordial des conditions langagières figurent parmi les préoccupations centrales de ses essais publiés au cours des années 1970–80. Dans un deuxième temps, nous essayerons d'esquisser la « légère différence » mise en évidence par Ágnes Nemes Nagy entre l'« atmosphère » de la langue française et celle de sa langue maternelle. Il sera question, en particulier, de l'« écart dans la tonalité » et des difficultés qui en résultent dans l'activité du traducteur littéraire.

Le thème de l'œuvre d'art en tant que « défi » est au centre de la théorie de l'essayiste hongroise sur la réception des productions littéraires. À travers ce défi, la réception est à chaque fois harmonisée avec la notion d'« altérité », propriété par excellence et éternelle de toute création. La réception est considérée par Ágnes Nemes Nagy comme un dialogue dans le temps établi entre le récepteur et l'œuvre

d'art au cours duquel on observe la transformation de ces deux « pôles » ; elle est en même temps, selon ses propres mots, « enrichissement », « union », « insistance ». Le texte littéraire en tant que produit final de la création artistique est indépendant de son propre créateur, tout comme de son lecteur : chacun ne fait que suivre sa propre existence sans pouvoir réellement intervenir dans celle de l'autre. Néanmoins, quand bien même on admet cette indépendance du texte, ce dernier a pourtant une influence concrète sur le récepteur, en ce qu'il propose à son lecteur des champs d'identification avec soi-même. Un monde – des mondes –, et un cadre – des cadres – se dessinent ainsi devant le lecteur-récepteur ; ce qui nous fait dire que la réception ne peut jamais être considérée comme une création accomplie. On peut donc constater que chaque interprétation de la même œuvre est toujours différente et unique.

Dans l'univers incontournable et éternellement changeant des interprétations, la « force organisatrice » est le langage humain qu'Ágnes Nemes Nagy définit à la fois comme un domaine et comme un moyen de l'acquisition de connaissances objectives. Cependant, l'insuffisance du vocabulaire est un phénomène connu de tout créateur. Ce sentiment de défaut, de faiblesse trouve sa source dans le désir de chacun d'une expression exacte et adéquate. De fait, le développement et l'enrichissement de l'expression langagière dans le domaine des sciences exactes et naturelles apparaissent beaucoup moins problématiques que dans celui de la communication quotidienne entre les êtres humains. Ce processus d'enrichissement se fait par le biais de signes vocaux (la parole) et de signes graphiques (l'écriture). D'ailleurs, la triste limitation – par la langue – de l'expression de nos idées ne doit pas provoquer l'angoisse – souligne Ágnes Nemes Nagy – mais, au contraire, on doit se réjouir du fait que le langage soit tout de même apte à donner une forme verbale à maintes idées humaines. Plutôt que prétendre pouvoir prononcer l'indicible, on doit s'efforcer de formuler mieux ce qu'on a du mal à exprimer – ajoute-t-elle Ágnes Nemes Nagy, dans son poème intitulé *Elégia egy fogságról* (« Elégie sur un prisonnier ») : « ne mondd soha a mondhatatlant, / mondd a nehezen mondhatót ». À ce point, il est nécessaire d'introduire dans la réflexion un autre facteur : la notion de « raison », qui va former avec la « langue » un couple indissoluble, une famille au sein de laquelle l'existence de chaque membre suppose celle de l'autre, ce qui donne l'occasion à Ágnes Nemes Nagy de se poser la question suivante : est-ce le langage humain qui détermine la raison ? Ce qui signifierait que seuls les éléments définis dans le système langagier puissent être discernés par l'intelligence. La langue est-elle une sorte de filet lancé sur l'univers à l'aide duquel on attraperait une partie de la réalité ? Dans la logique et selon la terminologie d'Ágnes Nemes Nagy, la production littéraire est l'acte de création de quelque chose de visible à partir de l'invisible par le biais de la langue, outil abstrait et conforme à des lois géométriques ancrées dans la conscience humaine.

L'écriture poétique est le résultat d'un processus infiniment douloureux pour l'artiste : trouver le ton et le sujet justes est une entreprise téméraire et pleine de difficultés. Le défi de la production et celui de la réception nécessitent une grande application et une non moins grande assiduité de la part des « deux pôles », celui du créateur et celui du récepteur. Dans une interview donnée à la fin des années 1960, Ágnes Nemes Nagy expliquait combien elle trouvait primordial, mais en même temps déchirant, le problème de l'« intelligibilité », question essentielle de la poésie moderne. Du fait que tout poète se sert des moyens de communication communs, la poésie prend nécessairement une extension rationnelle et connaît une sphère qui s'ouvre devant l'intelligence par la présence active de notions concrètes, d'éléments significatifs de la langue. Les mots prennent ainsi le rôle de guide au pays de la raison. La poésie en général cherche à invoquer ce qui est translucide, ce qui veut renaître sous une toute nouvelle forme. Ágnes Nemes Nagy part de cette idée pour aller à la découverte du chemin qui permettra à la poésie moderne de saisir de nouvelles vérités plus complexes en élargissant le domaine de la connaissance des phénomènes par des moyens relatifs non pas à l'entendement mais aux sens et aux émotions. La volonté de trouver l'équilibre entre l'entendement et la sensibilité, entre la connaissance cognitive et affective apparaît dans deux de ses essais. Le premier envisage la place de la poésie hongroise par rapport à la poésie française, le second a pour thème l'univers de l'essai en langue française. Si nous voulions définir les mots-clés communs aux deux textes, notre choix tomberait sur la notion d'« atmosphère », entendue comme « air » que l'on respire dans un pays donné, qui n'est pas le même – il faut bien l'avouer – dans le bassin des Carpathes et dans le climat intellectuel très particulier de l'Hexagone français. Sans vouloir entrer dans les détails sur les difficultés de la traduction lyrique, nous nous permettons quand même d'insister sur l'idée développée par Ágnes Nemes Nagy quant à la relative impossibilité de transmettre un texte lyrique d'une langue à une autre, surtout dans le cas du français et du hongrois, deux langues profondément et essentiellement différentes. L'opinion générale des poètes-traducteurs français sur la poésie hongroise moderne est poignante : cette dernière serait, d'une part, excessivement didactique dans sa structure et, d'autre part, surchargée d'images. La première idée sur la structure souvent lourde des poèmes hongrois est difficile à réfuter. Tout comme Ágnes Nemes Nagy, nous trouvons cette idée juste et vraie. Par contre, le deuxième reproche – celui des images trop abondantes – suscite chez notre auteur une réflexion intéressante qui lui permet d'illustrer ce phénomène auquel nous avons déjà fait référence : l'écart entre les « sphères », entre les « atmosphères » respectives des mots hongrois et des mots français. Ce dernier tient essentiellement au décalage qui sépare la « vision abstraite » de la création lyrique en langue française et la « vision plus concrète » qui caractérise toute production littéraire en langue hongroise. Il est important de préciser qu'il ne s'agit ni d'une opposition irréconciliable, ni

d'un antagonisme insurmontable, mais plutôt d'un léger écart dans leur nature. La proportion de mots appartenants à la sphère de la vision abstraite en français est particulièrement élevée. Au contraire, les termes hongrois ont une dimension plus « sensible », c'est-à-dire plus matérielle, concrète, d'où résulte cette différence des tonalités. Ce qui est « coloré » pour nous autres, Hongrois, va être « éclatant » pour le lecteur français. Ce qui est « ferme » et « intense » dans un poème hongrois va probablement paraître « lourd » et « pesant » au lecteur français. Il peut donc arriver qu'un poème hongrois de haute importance et de qualité lyrique indéniable paraisse médiocre dans sa traduction française. Le goût français trouvera volontiers certaines expressions d'une saveur trop intenses et pas suffisamment discrètes. À l'inverse, le monde lyrique français peut paraître, à tout lecteur hongrois, un rien ordinaire dans sa beauté lyrique. On n'y trouvera rien d'exceptionnel, c'est-à-dire d'étonnant. Ce problème, d'ailleurs, ne cesse de partager l'opinion des traducteurs et du public.

Il existe encore une nette opposition à examiner, dans la conception d'Ágnes Nemes Nagy, entre « intellectualité », d'une part, et « réflexion » ou « manipulation de pensées », d'autre part. La réflexion n'étant le plus souvent qu'un prétexte au poème, elle est plutôt propre au genre de l'essai, genre réflexif d'une abondance infinie. On peut constater, à ce propos, une nouvelle opposition entre la France et la Hongrie : si l'on considère le genre de l'essai comme un chemin à travers les plus grandes hauteurs, le « climat » de la Hongrie ne connaît pas la même « densité d'oxygène » qu'en France. Afin d'illustrer cette idée, Ágnes Nemes Nagy donne l'exemple du sentiment de solitude. Pour un Montaigne, au moment même de son apparition, la solitude cesse de peser sur l'âme grâce à l'acte d'écriture dans lequel l'amertume du solitaire se dissout, parce que l'auteur établit un contact direct avec ses lecteurs. Face à un caractère communautaire de la littérature française, les lettres hongroises sont définies par Ágnes Nemes Nagy comme une succession d'apparitions d'âmes solitaires inconsolables. Tandis qu'en France, la solitude des lettrés est synonyme d'harmonie, d'un certain apaisement, pour un Csokonai, un Kölcsey ou un Berzsenyi, il s'agit au contraire d'une quête fiévreuse de l'ami compatissant avec lequel le poète croit pouvoir retrouver la communauté spirituelle. Alors que Montaigne se retire du désordre d'un monde agité, que sa solitude s'auréole de la gloire d'une dignité noble et exemplaire, le poète hongrois désillusionné souhaite avant tout se débarrasser d'un sentiment amer – telle est la différence qu'Ágnes Nemes Nagy observe entre les deux mondes qui lui sont si chers et dont les « climats » restent légèrement mais irrémédiablement éloignés l'un de l'autre.

Avant que notre lecteur n'ait le sentiment qu'Ágnes Nemes Nagy stigmatise ou blâme le « souffle créateur » qui lui a donné naissance dans cette contrée du monde, empressons-nous d'ajouter que toutes ces idées ont été élaborées à l'occasion de la publication, en 1977, d'un ouvrage collectif intitulé *Ima az Akropolis-*

*szon*<sup>1</sup> (Prière sur l'Acropole). Ce recueil d'essais français traduits en langue hongroise a été établi et préfacé par Albert Gyergyai, salué en son temps par Ágnes Nemes Nagy comme l'une des rares personnes capables de faire comprendre au lecteur hongrois cette « légère modification de l'atmosphère intellectuelle » qui distingue la France de la Hongrie. D'ailleurs, dans ses écrits et interviews, la poétesse a toujours tenu à souligner l'existence et les conséquences de cet écart – non pas pour chercher ce qui sépare les deux cultures, mais ce qui les rapproche, et pour identifier les éléments capables de faciliter la reconnaissance réciproque de chacun des deux univers.

## II. L'unité thématique et formelle de la traduction

Il existe des poètes dont la vocation est héritée, on parlera de vocation « génétiquement conditionnée ». À l'encontre des usages de l'ère moderne selon lesquels les fils ont tendance à choisir une profession différente de celle de leur père, ils peuvent être comparés aux rois ou aux artisans médiévaux auxquels était imposé de perpétuer la tradition familiale. La carrière de poète est ainsi imposée à ces poètes modernes fils de poète ; d'autre part, le destin peut aussi leur réserver des surprises. C'est le cas du poète hongrois György Somlyó (1920–2006) sur lequel n'a jamais cessé de peser l'héritage des œuvres paternelles. Il nous intéresse, car son activité de traducteur a profondément marqué la réception de la poésie française en Hongrie, ainsi que la diffusion de la poésie hongroise en France. Il nous semble opportun, à propos des idées de György Somlyó sur la traduction, de nous référer à deux d'entre elles sur lesquelles le poète est revenu dans plusieurs de ses textes théoriques. La première nous invite à découvrir une « porte secrète », point de départ de toute poésie, une « porte » que tout poète doit découvrir en lui-même s'il veut accéder à une vue sur l'Universel et sur l'Absolu. À un autre niveau, c'est cette même « porte » qui rend possible aux autres la communication avec l'univers poétique d'un auteur, pour peu que l'on souhaite véritablement le découvrir. La seconde idée relève de l'attitude juste et convenable du poète. Il s'agit, si l'on élargit l'horizon de la réflexion, de la condition *a priori* de la création artistique, c'est-à-dire de l'assiduité et de la persévérance du créateur face aux différentes possibilités qui se proposent à lui, mais parmi lesquelles il ne peut opter que pour une seule, la nature unique et particulière de son âme ne pouvant se manifester que d'une seule manière, excluant tout autre voie, tout autre éclat. Or, lorsque nous parlons d'un poète « génétiquement » destiné à continuer et à transmettre la tradition de son père, il faut incontinent ajouter à l'idée de voie unique ce deuxième facteur, celui d'une sorte de prédestination qui fait que son âme est « nécessairement » disposée à créer quelque chose que personne d'autre ne serait capable de créer.

La traduction poétique est une forme spéciale de la création artistique. À ce propos, György Somlyó introduit la question incontournable de la langue cible (comme on dit dans le jargon du métier). Le caractère particulier de la langue hongroise permet à Somlyó de s'opposer à l'idée de Schlegel selon laquelle la traduction poétique est un « duel mortel » qui se solde soit par la perte de l'œuvre d'art originelle, soit par l'échec absolu du traducteur. Somlyó préfère comparer cette activité aux tournois médiévaux où la prouesse et la vaillance des adversaires suscitaient leur respect réciproque. En ce qui concerne la traduction franco-hongroise, le cadre de ces joutes spirituelles est avant tout défini par le caractère particulier de la langue hongroise, capable de reproduire une œuvre d'art à la fois dans son unité formelle et thématique. Il s'agit là d'un privilège dont la majorité des langues indo-européennes, ne jouisse pas. Malgré cela, l'exploit du traducteur ne peut jamais être total, car la « traduction absolument adéquate », c'est-à-dire « l'unique solution excluant toute autre solution », restera à jamais une illusion. La traduction poétique – ajoute Somlyó – est une suppression de son propre individu, elle doit absolument l'être, comme elle est un abandon de ses désirs et surtout une réalisation de l'union didactique de deux entités indépendantes.

La question fut abordée dans toute sa complexité lors de la parution, en 1955, d'un recueil de poèmes d'Attila József dans la traduction de poètes français comme Jean Cocteau, Paul Éluard et bien d'autres.<sup>2</sup> À cette occasion, György Somlyó rédigea un texte dans lequel il louait cette entreprise exceptionnelle – reprenant le terme employé par l'éditeur français du volume. Néanmoins, sa motivation n'était pas celle que l'on serait tenté de croire dans la situation donnée ; en attribuant une valeur fort importante à la traduction de la poésie d'Attila József en français, il ne songeait pas uniquement à l'enrichissement de l'inventaire de la poésie étrangère en langue française. D'ailleurs, György Somlyó était sévère dans son appréciation du travail des traducteurs. Pourtant, lorsque le monde littéraire français rendait *hommage* à un auteur, et tel était le cas – expliquait Somlyó –, il s'agissait d'une forme de reconnaissance, plus précisément de l'établissement d'une sorte de communauté voulue, d'une fraternité entre le monde littéraire français et cet auteur étranger. À ce propos, un phénomène étrange mais typique en France est à souligner : une poésie conçue dans une langue étrangère restera toujours *extérieure* au monde littéraire français, c'est-à-dire qu'elle connaîtra éventuellement la sympathie, qu'elle pourra rencontrer une certaine ouverture d'esprit parmi des auteurs français et francophones, voire des extraits en français verront le jour en guise de *signe de sympathie et d'estime*, mais cette même poésie restera *étrangère*. C'est ainsi que la communauté langagière l'emporte en France sur la communauté spirituelle – expliquait toujours György Somlyó –, parce que la littérature française unit des auteurs qui viennent des quatre coins du monde, mais parlent et composent tous en français. La gravité des mots de Somlyó sur l'inspiration et l'érudition profondément *internes* de la littérature française n'était pas atténuée

lorsque ce dernier évoquait la problématique en France du formalisme de la traduction poétique. Comme nous l'avons déjà souligné, une traduction poétique n'est pas véritablement achevée en l'absence d'une réalisation parfaite tant sur le plan thématique que formel. Les deux conditions doivent être satisfaites en même temps, l'ambition du traducteur est mise en échec. Or, la tradition française accepte – pour différentes raisons – la transposition en prose des œuvres poétiques, il suffit de penser à Heine, à Goethe, à Poe, etc. La traduction poétique en France se révèle alors moins artistique que scientifique ; la précision, les exigences intellectuelles de la traduction l'emportent sur le style et les effets artistiques. Dès lors, quand György Somlyó évoquait le recueil français sur la poésie d'Attila József, qu'il qualifiait d'entreprise exceptionnelle, il faisait une allusion fort importante à quelque chose d'unique dans l'histoire littéraire française. Il souhaitait mettre en évidence une nouvelle intention des poètes-traducteurs français : celle de rompre avec la tradition qui avait jusqu'alors placé la fidélité thématique et intellectuelle au-dessus du style et de la valeur artistique de l'œuvre traduite. Somlyó trouvait cette intention novatrice des traducteurs d'Attila József en parfaite harmonie avec le renouveau de la poésie contemporaine en France. Il y observait une volonté « formaliste » générale, c'est-à-dire l'exigence – apparue avant tout chez Aragon – de recréer une certaine forme, un inventaire des structures formelles dans la poésie française, c'est-à-dire l'invention d'une poésie nécessairement « nationale », mais qui ne serait ni le « classicisme ésotérique » mallarméen, ni une poésie « stérile et squelettique ». (Somlyó donnait comme exemple de cette dernière les poèmes des jeunes Éluard et Cocteau, incontestablement admirables mais nécessairement insuffisants.)

Ces réflexions de György Somlyó ont suscité – plus en Hongrie qu'en France – de vifs débats portant avant tout sur la nécessité de moderniser la poésie nationale. Ces débats, souvent épistolaires, ont imperceptiblement favorisé le renouveau poétique ici et là ; par contre, ils n'ont pas véritablement enrichi la problématique de la traduction poétique proprement dite. Certes, la question de la traduction poétique se pose dans un autre registre, difficilement discernable et dont l'analyse est encore plus délicate, celui de l'« atmosphère », si différente dans les deux pays...

### Ouvrages consultés

*Articles et interviews d'Ágnes Nemes Nagy :*

- „Kedvező éghajlat – A francia esszéirodalomról” (Climat favorable – l'univers de l'essai français), in *Metszetek*, Budapest, Magvető, 1982.
- „Társalkodás erről-arról” (Discussions désinvoltées), interview paru dans l'hebdomadaire *Élet és Irodalom* le 13 mai 1967.

- „Magyar líra a világban” (La poésie hongroise à l'étranger), in *64 hattyú*, Budapest, Magvető, 1975.
- „A költészet legnagyobb ellensége a szó” (Les mots en tant que les plus grands ennemis de la poésie), interview paru dans le quotidien *Magyar Nemzet* le 25 juillet 1970.

*Articles et préfaces de György Somlyó :*

- „A versfordításról” (De la traduction des poèmes), in *A költészet évadai*, Budapest, Magvető, 1963.
- „József Attila franciául” (Attila József en français), in *A költészet évadai*, Budapest, Magvető, 1963.
- „A költészetéről” (De la poésie), in *A költészet évadai*, Budapest, Magvető, 1963.

Notes

- <sup>1</sup> Gyergyai, Albert (sous la dir.), *Ima az Akropoliszon – A francia esszé klasszikusai*, Budapest, Európa Könyvkiadó, 1977.
- <sup>2</sup> *Hommage des poètes français à Attila József*, Paris, Seghers, 1955.